

La Copieuse

ou Comment devenir soi-même

Marie Debrouwère

Mémoire critique
sous la direction d'Olivia Rosenthal
2021-2022

Copier n'est pas tricher

R. est terrifiée à l'idée d'avoir pu, sans même s'en rendre compte, copier l'une de ses camarades de classe : elle me fait lire son texte, puis celui de ladite camarade, afin que je m'en rende compte par moi-même et puisse juger personnellement de la catastrophe. Je n'arrive pas à déceler la moindre trace de correspondance entre les deux textes, pas le moindre point de contact. Et pourtant, elle est formelle : elle a copié. Son texte a été écrit sous influence. Ce n'est pas elle. Elle n'arrive pas à trouver sa propre voix. C'est une tragédie. Cette autre fille va le remarquer, c'est sûr, et R. sera accusée de plagiat. Elle lui aura volé ses idées, son style, bref son identité. Comment faire pour être soi-même quand il faut sans cesse se comparer ? Comment être originale ? Autant de questions qui animent tout un chacun.

Autres questions posées

Quel est le synonyme de copier ?

Pourquoi les gens copient les autres ?

Les **gens** imitent les **autres** pour diverses raisons et si vous comprenez celles-ci, cela peut vous aider à gérer le ressentiment ou l'insécurité qui vous anime. Que vous pensiez que cela soit agaçant ou flatteur, sachez que l'imitation a sa place dans le développement de votre personne en tant qu'individu.

<https://fr.wikihow.com> > ...

[Comment me comporter avec une personne qui m'imité - wikiHow](#)

Rechercher : Pourquoi les gens copient les autres ?

Comment conjuguer le verbe copier au passé composé ?

Comment on écrit copie ?

Comment Appelle-t-on Une personne qui copie les autres ?

Comment dire à quelqu'un d'arrêter de nous copier ?

Comment gérer une copieuse ?

Pourquoi mimétisme ?

Commentaires

J'ai rassuré R. Selon moi, elle n'avait pas copié. Quand bien même elle l'aurait fait, son texte restait le sien. Elle aurait beau copier du mieux qu'elle pouvait, cela sortirait toujours d'elle-même.

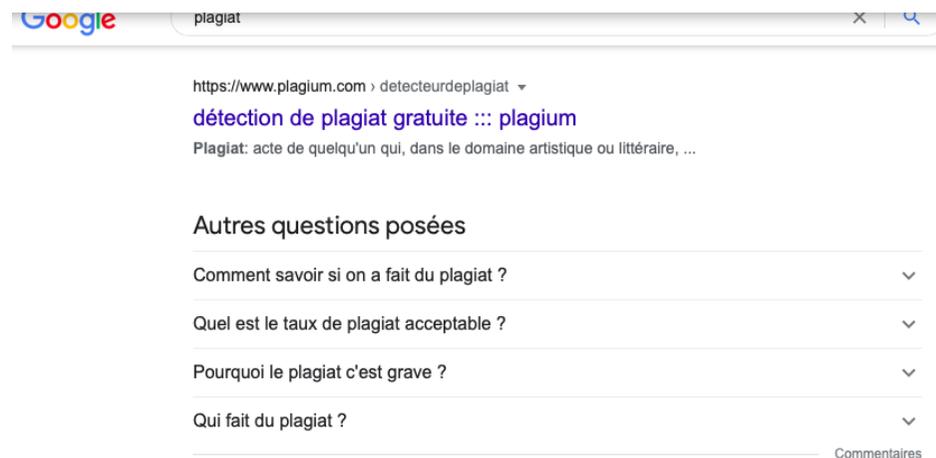
Je crois qu'elle ne m'a pas crue. Pourtant, j'étais sincère : je pense qu'il ne faut pas avoir peur de copier. Je pense que nous sommes toujours en train de nous singer les uns les autres et que ce n'est pas grave. Nous nous mimons : cela nous rassure. Bien sûr, il y a toujours ceux qui ne veulent rien faire comme tout le monde, qui se pensent plus malin que les autres et prétendent trouver des formes ou des histoires inédites, neuves, originales et échapper au mimétisme. Il faudrait à tout prix exprimer son originalité, qui l'on est, son « moi ». Je me rangerais plutôt du côté d'un Clément Rosset, provocateur : « La connaissance de soi est à la fois inutile est inappétissante. Qui souvent s'examine n'avance guère dans la connaissance de lui-même. Et moins on se connaît, mieux on se porte. »

C'est à partir de cet incident que j'ai commencé à réfléchir : j'étais surprise de mon propre détachement, de ma quasi négligence face à la problématique de la copie qui effrayait tant R. J'ai vite fait le constat que la copie ne m'avait jamais posé aucun problème moral et ce depuis ma plus tendre enfance. Force était de constater que, dans ma vie, j'avais allégrement copié.

J'ai essayé de remonter le fil pour comprendre comment ça avait commencé – parfois commencer par le commencement « embrouille tout », mais d'autre fois, cela aide. Si on remonte le plus loin possible, alors je crois que tout a commencé lorsque je me suis mise à lire. Je devais avoir sept ou huit ans. Chaque soir, au moment où il était « l'heure d'aller au lit », j'étais prise d'une angoisse, mêlée d'excitation : je refusais de dormir. Mes parents et moi avons conclu un pacte : j'aurais le droit de rester éveillée à la condition que je lise. Le marché m'a paru honnête et c'est ainsi que j'ai lu toute la bibliothèque rose, notamment la série des *Oui-Oui*, ma passion. Cette sorte de vertige

du coucher m'entreint toujours aujourd'hui et je regrette parfois le temps où la lecture d'un *Oui-oui* parvenait à m'apaiser (à présent même *La Recherche* n'y suffit plus). Un garçon de ma classe lisait lui aussi beaucoup (avait-il les mêmes problèmes d'endormissement que moi ?) et m'avait conseillé ce qui n'était encore à l'époque qu'une trilogie : *Harry Potter*. C'est cette lecture prégnante, obsédante, qui m'a fait copier pour la première fois, pour un exercice d'écriture, à l'école primaire. Je ne me souviens plus de la consigne précise – sans doute s'agissait-il d'une rédaction quelconque, demandée par une maîtresse qui n'était pas notre maîtresse habituelle. J'étais en classe de CM2, nous travaillions à de petites tables d'écoliers que nous collions les uns aux autres pour former des îlots. Emballée par ma lecture, je m'étais mise à écrire des pages et des pages, inventant un univers qui n'avait rien à envier à celui de J. K. Rowling. Je brodais autour de ce que j'avais lu la veille, j'empruntais des éléments de décors, des personnages, des personnalités. Chez moi, je consultais avec une attention extrême l'un de ces grands calendriers en carton, ceux qui servent aussi de sous-main, sans doute de l'année 1999 ou 2000, pour avoir l'idée de prénoms pour mes personnages. Pour le grand sorcier vieux et sage de mon histoire, qui s'inspirait largement du personnage de Dumbledore dans l'univers de Harry Potter, j'avais trouvé le prénom Médard, qui me semblait lui correspondre parfaitement. Il se trouve que j'habite aujourd'hui en haut de la place Saint-Médard, qui fait la jointure entre l'avenue des Gobelins et la rue Mouffetard ; parfois, on voudrait copier le réel que le réel nous aurait déjà copié. J'étais arrivée en classe, à la fois fière et un peu inquiète à l'idée que mon trucage soit découvert (on nous apprend très tôt à l'école qu'il est mal de tricher). La maîtresse remplaçante était sincèrement épatée. Si impressionnée que je m'étais sentie obligée de lui avouer que ma rédaction avait été largement inspirée d'une de mes lectures. À mon grand étonnement, elle n'avait pas eu l'air

de s'en soucier. Elle m'avait même demandé de continuer à lui envoyer la suite, une fois son remplacement terminé. Cependant, en moi-même, je réprouvais ses encouragements : j'avais copié, je n'avais aucun mérite ! Bien plus tard, racontant cela à mon ami T., aujourd'hui écrivain, il m'avoua qu'il avait lui-même copié de la même façon. À l'épreuve de français du baccalauréat, il avait choisi l'exercice de l'écriture d'invention et allégrement pillé un roman qu'il venait de lire. Il a eu son bac avec une note excellente.



Google plagiat

<https://www.plagium.com> > detecteurdeplagiat

détection de plagiat gratuite ::: plagium

Plagiat: acte de quelqu'un qui, dans le domaine artistique ou littéraire, ...

Autres questions posées

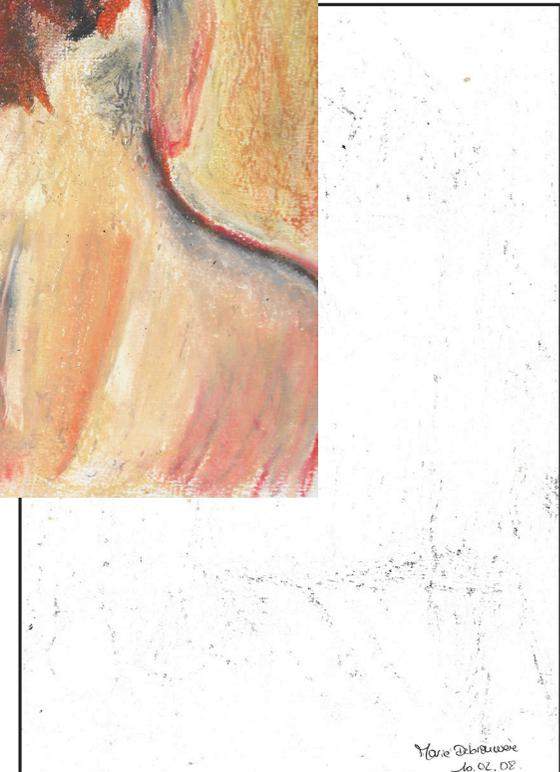
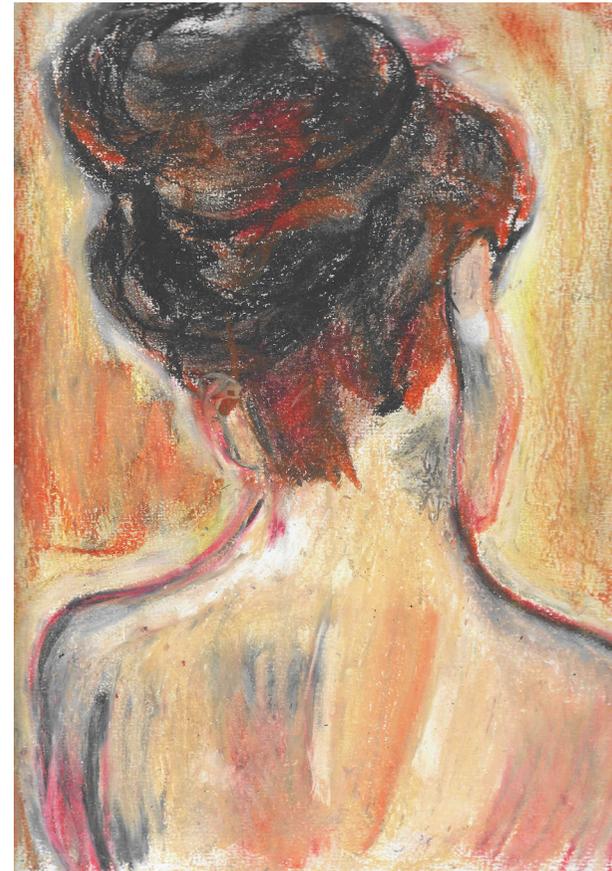
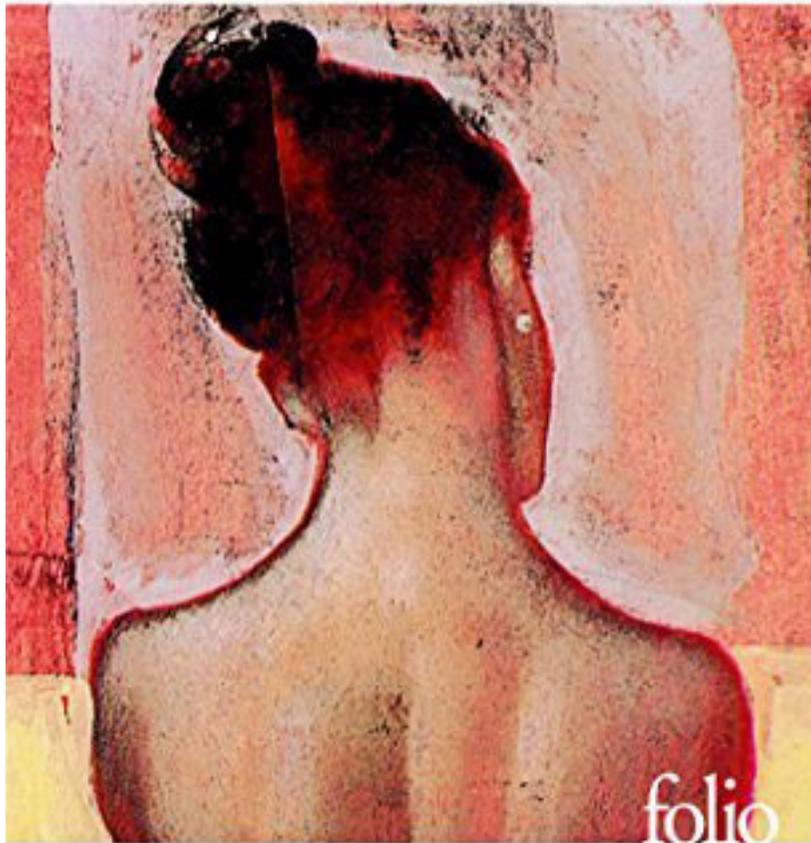
- Comment savoir si on a fait du plagiat ?
- Quel est le taux de plagiat acceptable ?
- Pourquoi le plagiat c'est grave ?
- Qui fait du plagiat ?

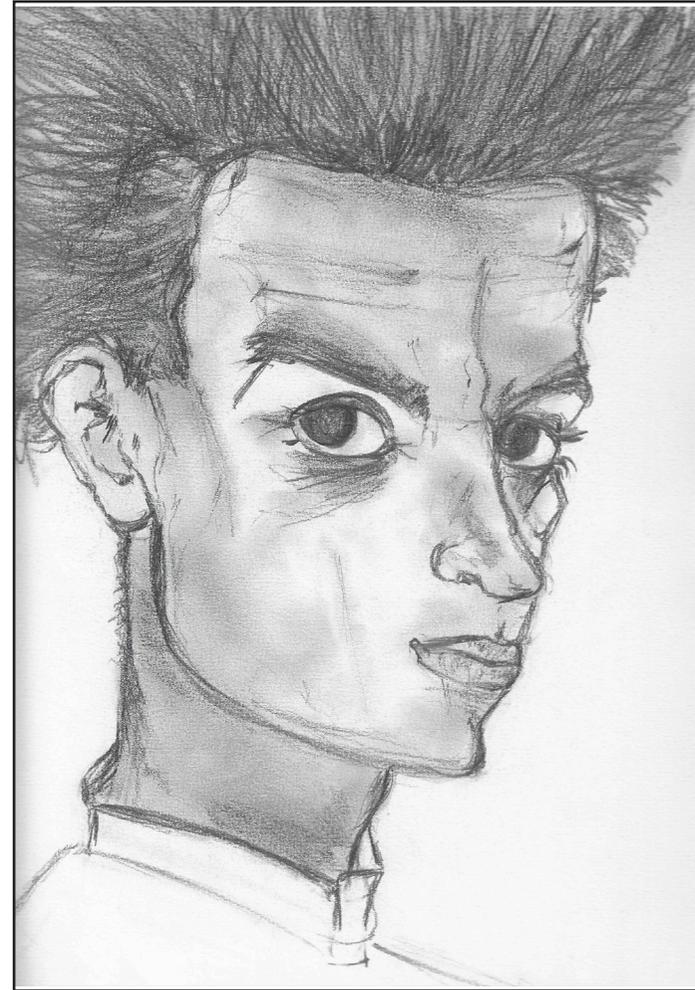
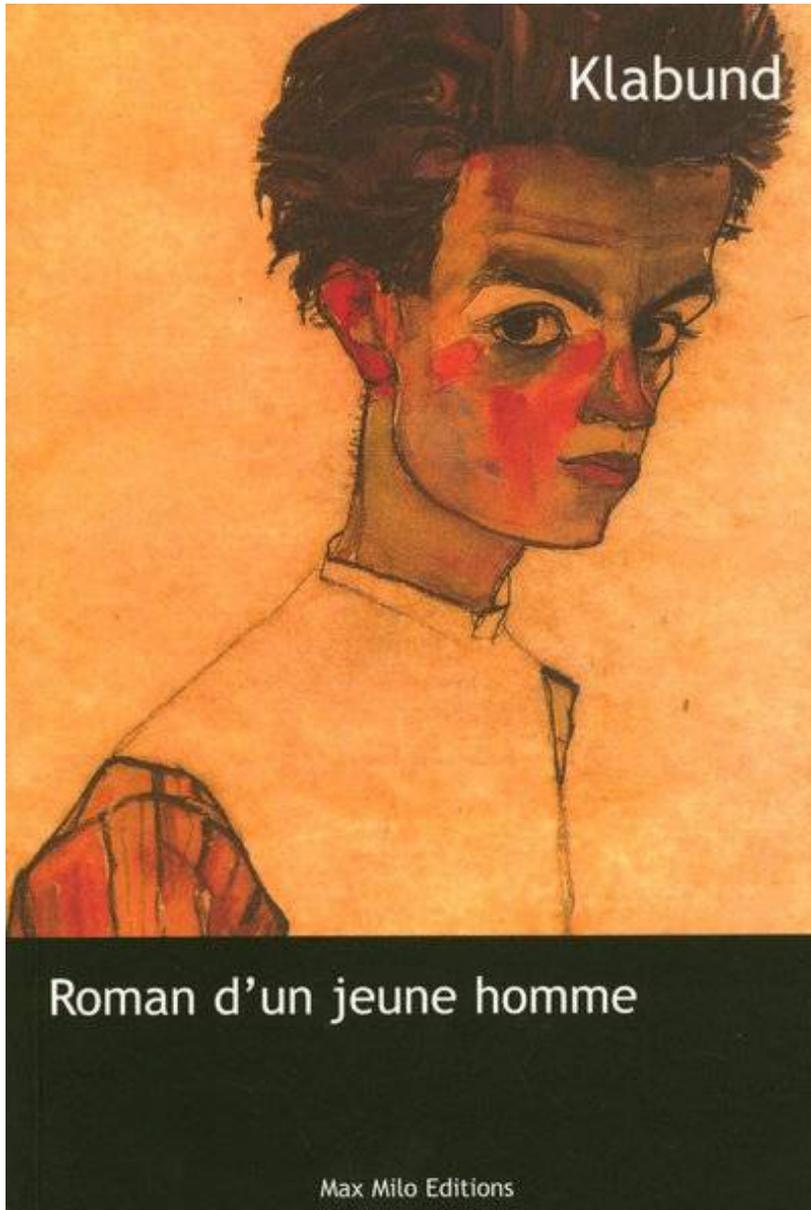
Commentaires

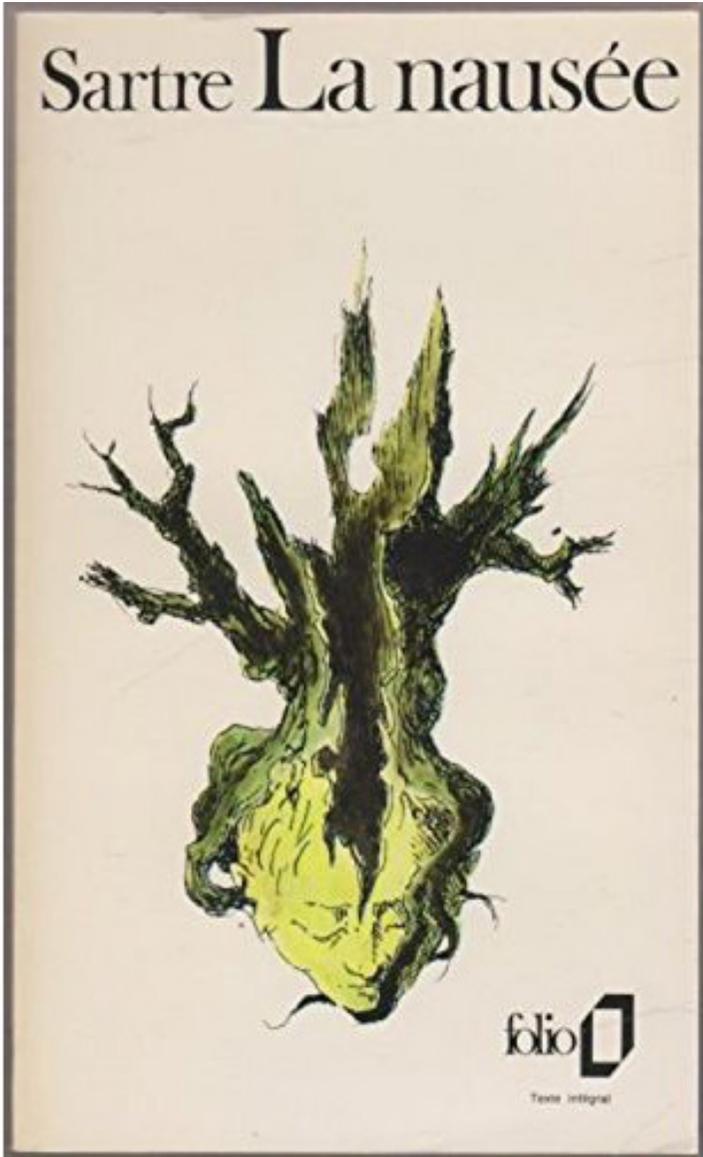
De l'importance d'avoir une bonne couverture

Adolescente, mon goût pour la littérature s'est amplifié. Je tenais des carnets à citations dans lesquels je recopiais soigneusement mes écrivain.es préféré.es – ignorant pourtant tout du genre du centon, qui consiste à écrire uniquement à partir de citation. Mais mon art de la copie ne s'arrêtait pas là. Après avoir refermé un livre qui m'avait plu, j'avais une manie. J'en recopiais la couverture. Ce détail ne me semble pas anodin. À défaut de pouvoir copier l'œuvre littéraire, et encore moins de me sentir capable d'écrire quelque chose d'original, ou tout simplement d'écrire, mon innocence s'étant émoussée, je me contentais d'une pâle copie, pas même du livre, c'est-à-dire de ce qui le constitue, les mots, les phrases, bref, le texte, mais de sa surface, de sa peau, de son emballage. C'est ce qu'on appelle tourner autour du pot. Ou rester sur le seuil.

Flaubert
Madame Bovary
Édition de Thierry Laget

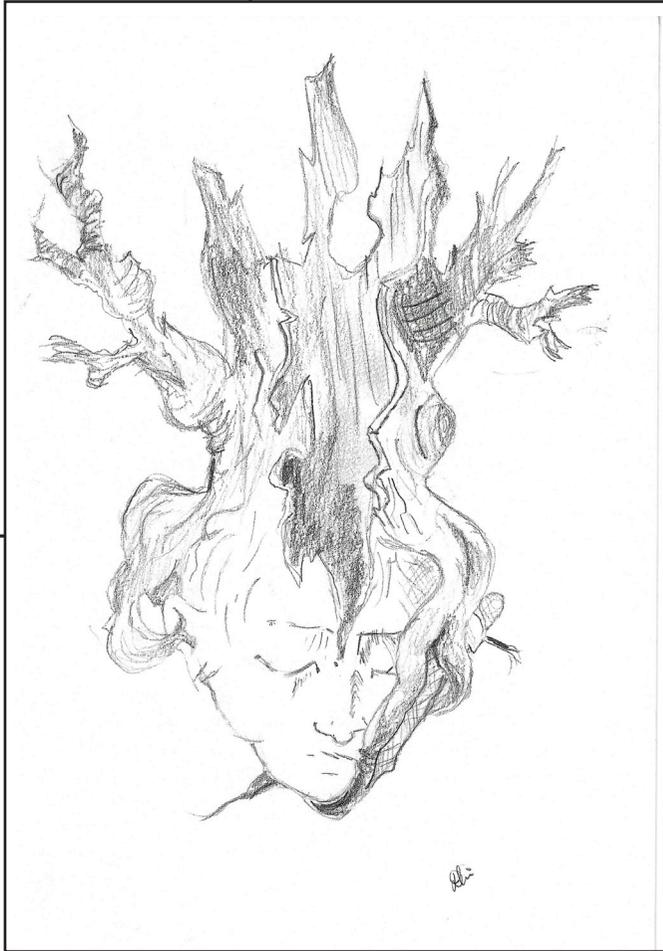




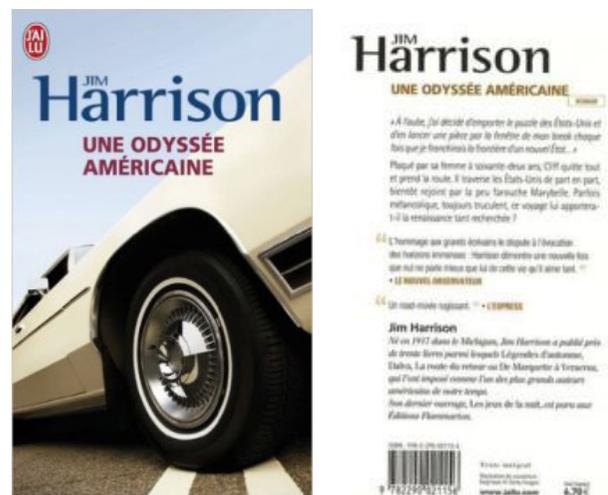
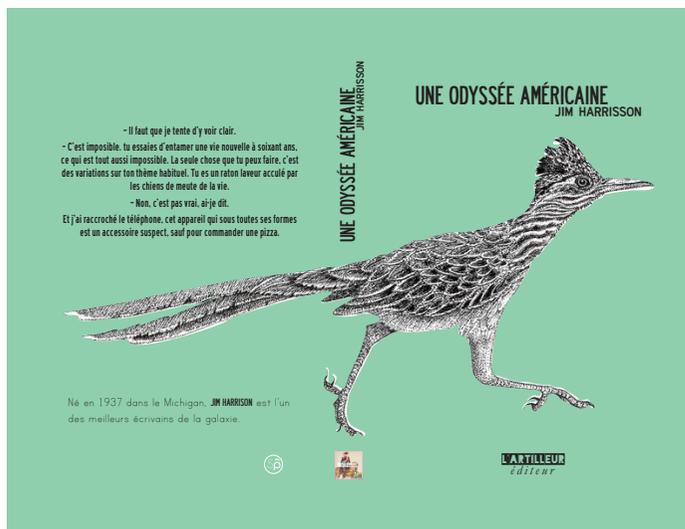


La nausée
J-P Sartre
Edition Gallimard, 1938
de Gourmelia

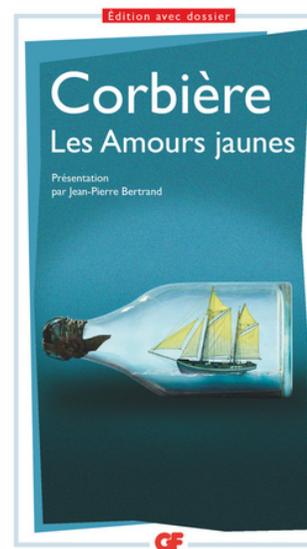
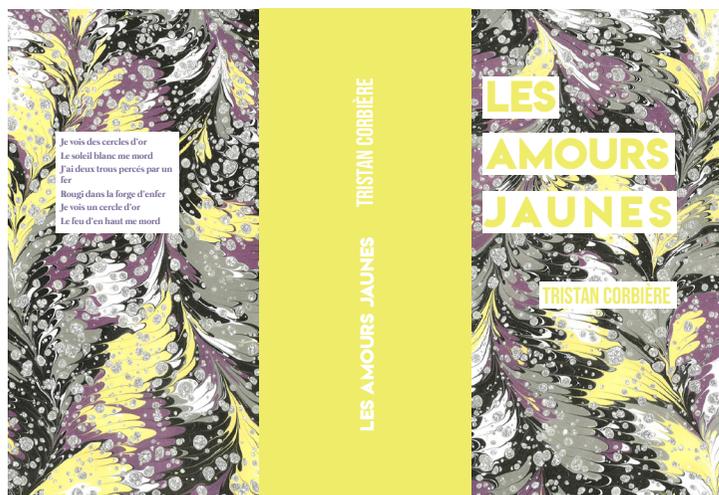
20.04.06



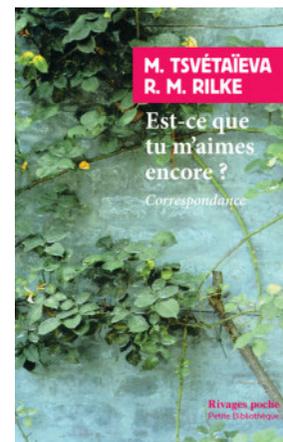
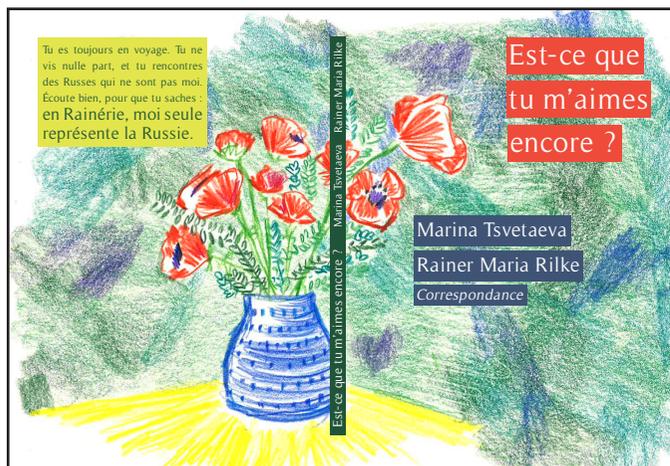
Ne pas oser entrer moi-même dans le texte, rester sur le pas de la porte, c'est ce que j'ai continué à faire encore longtemps en étant éditrice. J'étais des livres, je ne les écrivais pas. En dehors du travail, pour mon propre loisir, j'ai continué à nourrir une obsession pour les couvertures. J'estimais que la plupart du temps les couvertures des livres n'étaient pas de très bon goût et je devais m'occuper de les refaire. C'était peut-être une façon de m'approprier ces livres. Je n'avais pas pu les écrire, qu'à cela ne tienne, je les ferai miens d'une autre façon...



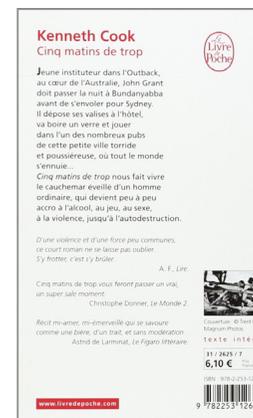
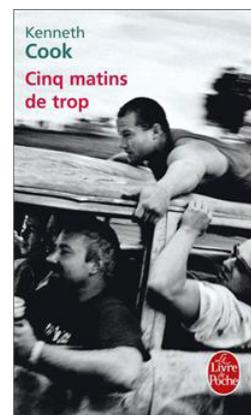
Ma première couverture. Il fallait agir vite car la proposition de J'ai lu était très mauvaise. Certes, *l'Odysée Américaine* est une histoire de road trip, mais ce n'est en aucun cas une raison suffisante pour faire le choix d'un véhicule en contre-plongée sur la couverture. On remarquera que j'ai perdu toute notion d'orthographe dans mon enthousiasme.



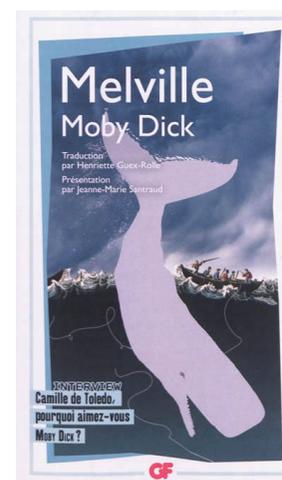
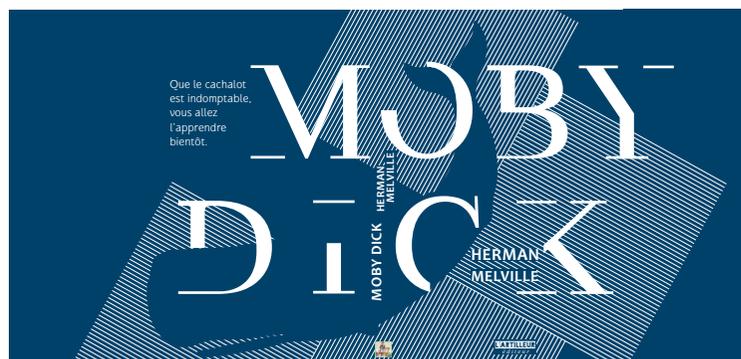
Un cadeau à un ami dont le sujet de thèse est *Les amours jaunes*. A revoir cette proposition, je n'en suis pas très satisfaite. Mais cette aventure qu'a été la réalisation de cette couverture aura eu le mérite de me faire visiter un atelier de papier marbré.



Ici, un exemple où la couverture proposée par l'éditeur reste la plus réussie. Il s'agissait d'un cadeau à un amant que j'essayais de récupérer (il m'avait offert des anémones rouges et j'avais à l'époque une table de cuisine jaune). Le marque-page venait en sus.



La lecture de ce roman m'a tellement marquée que ma démarche était ici semblable à celle de mes dessins de couverture adolescents. Dans la foulée, je me suis procurée l'adaptation cinématographique (*Réveil dans la terreur*, de Ted Kotcheff, 1971) et j'ai fait un dessin.



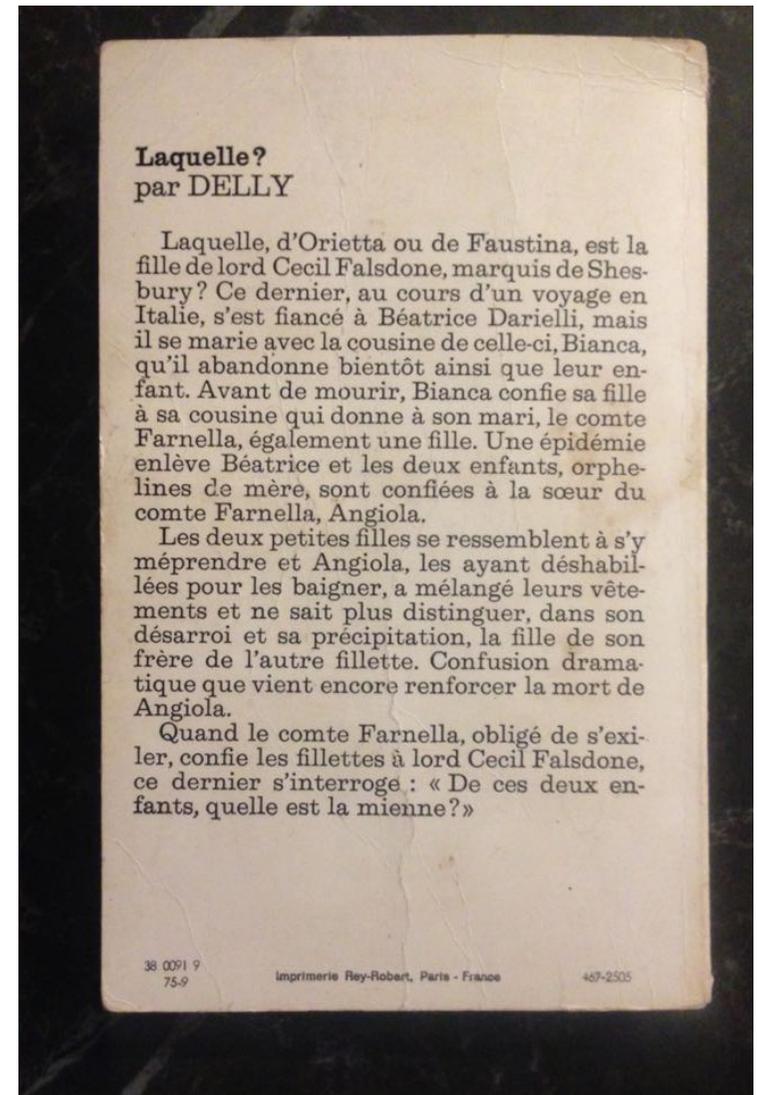
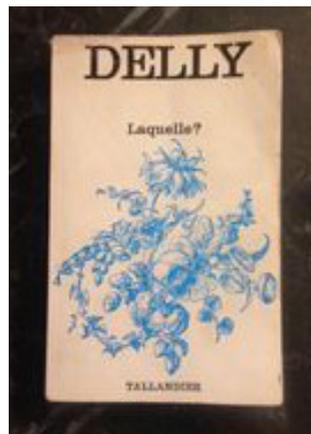
Moby Dick est mon roman préféré. Et je commençais à m'ennuyer au bureau.

Le métier d'éditrice a été ma couverture. En réalité, je me rêvais écrivaine – mais personne ne devait le savoir.

Vertigo

« L'imitation de l'autre permet seule à ma personnalité de se constituer ; c'est d'ailleurs la meilleure façon, et la plus normale, dont les choses se passent, si l'on en croit la psychologie et la psychanalyse, dans les premiers âges de la vie et de l'enfance. Dans les premières années de son existence, l'enfant serait incapable de se constituer une personnalité s'il ne prenait modèle sur un être (généralement parental) dont il mime le comportement et qui lui sert, dans tous les sens du terme, de "tuteur" »

écrit Clément Rosset dans son essai *Loin de moi*. Copier est tout naturel, déjà depuis Aristote et sa mimésis. Alors, pourquoi le risque de copie est-il à ce point terrifiant ? Je crois que c'est parce qu'il met en péril notre identité-même. Qui nous sommes. On nous copie : on nous nie. On désagrège le moi. On ne sait plus lequel est le vrai et c'est pourtant le seul et unique enjeu de toute fiction. Ou du moins, peut-être des fictions qui m'intéressent le plus. C'est le cas notamment dans *Bruges-la-morte*, un court roman-photo du dixième-neuvième siècle de Georges Rodenbach sur lequel portaient mes recherches de mémoire en master de lettres. L'histoire d'un homme amoureux du double de sa femme morte, dont on ne sait plus si elle est bien morte ou réincarnée dans cette autre femme. Il y a aussi *À l'aube du sixième jour*, film de Roger Spottiswoode en 2000 dans lequel Arnold Schwarzenegger, alias Adam Gibson, voit son clone lui voler sa vie. Je pense aussi à *Stiller*, de Max Frisch, roman dans lequel Stiller nie être Stiller... Parmi tous ces exemples de fictions obsédées par le double et le vrai, ma préférée est sans nul doute la romance *Laquelle ?* qui dit bien la confusion de la perte de l'identité.



Il y a un réel enjeu à s'exprimer. L'expression de soi révèle nos angoisses, nous renvoie à nos peurs primaires, celles de ne pas être unique ou irremplaçable, de mourir.

Et pourtant, c'est le serpent qui se mord la queue, car, pour se constituer un moi, le trouver, ce moi, ce noyau dur, le mieux, l'inévitable même, comme on l'a vu, est d'en passer par l'autre. Clément Rosset continue dans *Loin de moi* :

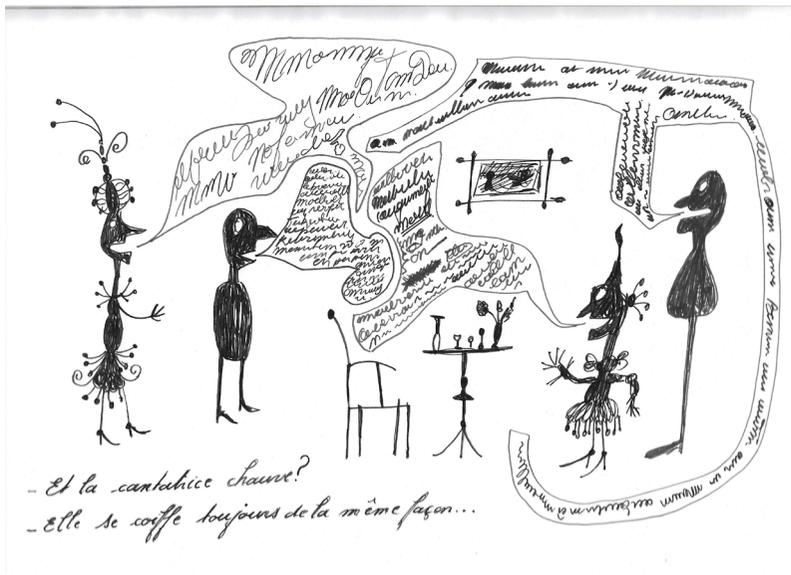
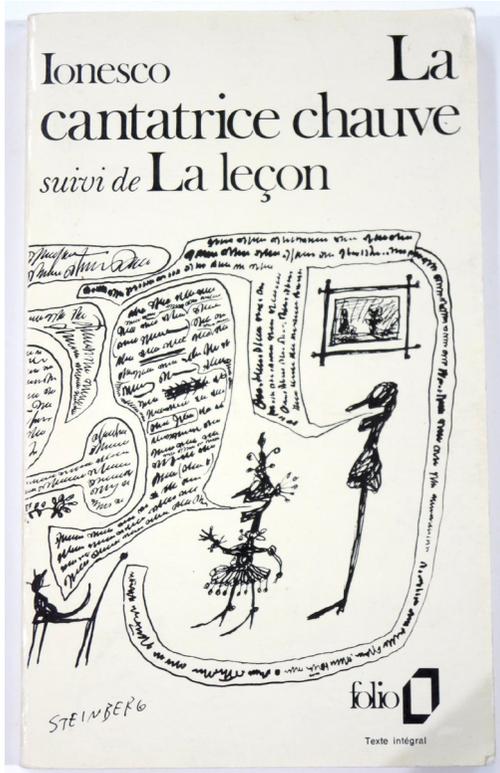
« Mais cette imitation de l'autre peut aussi – et c'est le cas le plus courant – persister jusqu'à l'âge adulte. L'autre qui m'a formé est comme le Dieu de Descartes qui doit sans cesse continuer à créer le monde, si l'on en croit la théorie cartésienne de la "création continue" : s'il cesse d'agir, le monde cesse d'exister. De même l'autre dont je m'inspire doit continuer à m'influencer à tout instant : si son influence cesse, je cesse d'être moi. À moins, naturellement – et c'est encore une fois le cas le plus fréquent – que son influence cesse au profit de celle d'un autre : auquel cas mon moi ne cesse pas d'être, mais se trouve plus ou moins considérablement modifié. [...] On remarquera qu'il y a dans cette opération un paradoxe semblable au paradoxe du dictionnaire, dont chaque vocable est défini par un autre vocable lequel renvoie à un troisième vocable et ainsi de suite à l'infini, à moins que l'on ne soit renvoyé enfin, et le cas est aussi fréquent que plaisant, au vocable d'où on était parti ($A = B = C = D = \dots A$). De même, le moi que j'emprunte étant lui-même un moi d'emprunt, j'en suis réduit à imiter x qui lui-même imite y, lequel imite z, etc. »

Cette dernière illustration, celle du dictionnaire, proposée par Rosset, est mise en pratique par Darrieussecq dans *Rapport de police* :

« Pour souligner la triste absurdité de ce débat, ma traductrice néerlandaise, Mirjam de Veth, m'écrivait ceci en septembre 2007 : "Entre-temps la polémique a fait son écho aux Pays-Bas. Dans le NRC Handelsblad, la critique littéraire Margot Dijkgraaf se déclare absolument convaincue par la qualité littéraire de Tom est mort et cite finement la p. 57 de *Philippe* [de Camille Laurens] : 'C'est l'histoire d'une femme qui le jour le plus important de sa vie fut changée en bûche. Pour conclure : *La femme changée en bûche*, n'est-ce pas le titre d'un roman de Marie Ndiaye de 1989 ?' »

Tout est dans tout et c'est à se demander à quoi bon écrire, encore et toujours. On tourne en rond. Comme dans une pièce de Ionesco.

de 3.103.2006
Debraucade Marie



de 4.02.1981.
Debraucade François.

J'étais dans le salon, mes crayons étalés sur la table, recopiant soigneusement la couverture de *La Cantatrice Chauve* que je venais probablement de découvrir (j'adorais le truc des Martins. « Comme c'est curieux, mon Dieu, comme c'est bizarre ! et quelle coïncidence ! Ma chambre à coucher a, elle aussi, un lit avec un édredon vert et se trouve au fond du corridor, entre les water, cher Monsieur, et la bibliothèque ! »). Mon père m'a regardée du coin de l'œil. Il a attendu patiemment que je termine mes gribouillis appliqués (le dessin étant littéralement constitué de gribouillis), puis il est venu me trouver, une feuille de papier Canson à la main. Comme c'était curieux, comme c'était bizarre et quelle coïncidence: j'étais bien la fille de mon père puisque à vingt-cinq ans et dix-sept jours d'écart, nous avons recopié le même dessin de la même couverture.

Le bois dont les livres sont fait

Marie Darrieussecq termine son essai par « À lire, on est moins seul. À lire, on pense. Lire m'emplit du désir d'écrire. La lecture c'est l'Autre de l'écriture. L'espace que l'Autre ouvre en moi me permet de (lui) parler, sinon je serais folle. [...] Merci à tous les livres que j'ai lus. Sans eux, je n'aurais pas écrit. Ma vie n'aurait pas suffi. »

Dans un article de Gaspard Turin, « Vestiges du polar et retour du politique Une lecture comparée de Manchette et d'Echenoz », le critique décèle avec talent les références, clin d'œil ou copie dont Jean Echenoz truffe ses textes :

« Les traces intertextuelles de Manchette chez Echenoz ont déjà été reconnues à plusieurs reprises. C'est à Christine Jérusalem néanmoins qu'il faut rendre le mérite d'avoir, la première, cerné l'essentiel des rapports que l'œuvre d'Echenoz entretient avec (tout) son intertexte, en qualifiant les citations utilisées par Echenoz d' "escarbilles", ou "ensemble des fragments, anodins mais fétichisés, qui sont insérés dans le récit". Nonobstant la valeur de la métaphore, il me semble cependant que cette qualité double du fragment hypotextuel – anodin mais fétichisé – pourrait aussi bien imposer une lecture polarisante, autour de deux types d'intertextes foncièrement différents, l'ostentatoire et l'invisible.

Pour le premier, on citera un passage du *Méridien de Greenwich* dont l'hypotexte, des fragments empruntés au *Bateau ivre* de Rimbaud, a été parfaitement mis en évidence par Jérusalem :

L'édifice explosant, le séisme indicible eut pour premier effet de clouer les tueurs sur place ; puis, criards, insoucieux d'autres cibles, ils coururent en vrac, guidés par la lueur. Comme avec leur reflux s'estompait leur tapage, Arbogast et Selmer convinrent qu'il valait mieux fuir expressément et gagner le rivage : la mer les laisserait aller où ils voudraient.

La composition métriquement régulière des alexandrins de ce passage rend celui-ci très saillant, et l'intertextualité s'impose, pour peu que l'on se souvienne de ce poème archi-connu, ce qui est sinon automatique, du moins probable. Malgré tout, l'aspect ostentatoire de l'usage de l'hypotexte reste ici discutable. Ce n'est plus le cas avec l'exemple suivant : à la fin du chapitre 10 de *Cherokee*, le personnage de Fred, après avoir passé un certain temps à lire *Phèdre* dans sa voiture, en réutilise un vers pour clore sa conversation avec son complice Baptiste : "Sa vaine inimitié n'est pas ce que je crains" De tels emprunts, presque impossibles à rater, constituent une piste intertextuelle particulière. Ils témoignent d'une incursion dans une encyclopédie publique, commune de manière maximale à l'énonciateur et au destinataire, à l'effet littéraire quelque peu éventé, voire trivial. La valeur littéraire accordée à l'hypotexte est dès lors sujette à caution, et porte moins sur une proximité ou une connivence stylistique entre deux auteurs que sur un effet général de questionnement du canon, par le mélange entre culture classique et populaire – comme en témoigne l'édition dans laquelle Fred lit *Phèdre*, "une vieille édition scolaire vert bouteille". »

Il me semble passionnant de voir la copie non pas l'expression d'une pensée stérile qui bégaierait sans parvenir à se dire vraiment, mais plutôt comme une circulation saine et riche des idées que nous avons en partage. Un texte porte en lui tous les souterrains de son auteur.

Montaigne, dans ses *Essais*, ne montre aucun scrupule à emprunter la pensée d'autrui qu'il nomme, tout simplement, le « déjà-dit ».

Pierre Bayard conclut son essai ainsi :

« De ce fait, la prise en compte de l'influence de l'avenir ne concerne pas seulement l'enseignement et la recherche, elle devrait aussi avoir des effets sur la pratique de l'écriture, en incitant les écrivains à venir en aide aux auteurs du passé.

Dès lors qu'il est admis que les grands écrivains appellent à leur aide leurs confrères à venir tout en commençant d'ébaucher leurs traits, il est difficile de ne pas répondre à cet appel quand nous parvenons à l'entendre, et de ne pas leur apporter, devenus survenants nous-mêmes, le soutien dont ils ont besoin.

Comment être celui dont s'est inspiré un écrivain du passé ? La démarche est différente, malgré les apparences, de celle qui consiste à s'inscrire simplement dans sa continuité. Elle consiste à devenir celui dont il a pressenti la venue, et donc à justifier ce qu'il a tenté d'explorer en lui donnant après coup une cohérence, dont on peut espérer qu'il la perçoive là où il se trouve dans le temps.

Alors que celui qui s'inspire d'un écrivain se contente d'en prolonger l'œuvre, celui qui tente d'incarner le survenant a la fonction plus haute de donner sa pleine légitimité à la démarche à la fois hésitante et novatrice d'un de ses prédécesseurs. Il aide à mettre en forme ce que l'écrivain du passé n'avait fait que deviner. Il entre ainsi avec lui dans une relation singulière où chacun à la fois invente l'autre et se laisse inventer par lui.

Jouer avec les écrivains du passé le rôle de survenant, c'est donc les aider à se sentir moins seuls, en leur envoyant, par la lecture attentionnée de leurs œuvres, un message si fort qu'il traverse les années ou les siècles et leur permette là où ils habitent, dans l'isolement et l'attente, de trouver l'énergie, par-delà les frontières du temps, de continuer à écrire. »

Car, puisque tout a déjà été dit, et plus d'une fois, donnons-nous en à cœur joie. Répétons-le encore. Écrivons, écrivons – est-ce à dire copions, copions ? – jusqu'à ce que peu à peu, la copie nous mène insidieusement vers l'original : vers nous-même.